

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 16

Artikel: L'arrestation de Davel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203286>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'heretâdzo ào père Butso.

STASSE l'è dza vîlhe, quasu asse vîlhe que la terra, ma que fa bon redere et contâ de tein z'â auto, po quo nion ne l'aooblîe.

Lâi avâi en iâdzo on certain Butso que l'avâi, quemet on dit, prâo bin ào sèlao et min de dévalle à l'ombro. Quand l'è que fu vîlho et tot moindro, lâi vint à l'idée de s'remettre à son valet. Lâi baillé dan tot cein que l'avâi, ma s'ètai reservâ son teni et son medzi, que lâi deves-sâi fourni. Seimblâiâve que tot l'allâve su dâi ruvette, mât lo pouro Butso s'apêçai bin stout que l'a fê onna patse de fou ; peinsa-vo vâi, assébin : son valet et principalameint la balla-felhie, onna gringaletta que l'avâi on mor à motcha, lâi baillivant pas pi bin adrâi à medzi, lâi fasant châota lo petit-goutâ soi-disant que cein le farâi toussâ la nê, jamé son lhî n'ètai fê, sa paillèsse jamé brassâie et adi brâma et disputâ. Po bin dere, lâi fasant quemet à n'on caion po cein que n'avant pe rein à preteindre, du que lau z'avâi tot bailli. Lo père Butso, cein lo minâve et ie bournâve sa cotêre ein catson ein sondzeint à la cavilhe que l'avâi fête de s'remettre à son valet.

Tot parâi on dzo ie sè dit dinse :

Atteinds-tè vâi, crâio bin que l'é trovâ mon affère po cliouire lo mor à ma brâva balla-felhie. — S'ein va adan vè ion de sè camerder et lâi dit dinse :

— Dis vâi, Sami, prête-mè vâi on par d'êtius po on momeint. Tè vu lè raportâ tot tsaud.

Sami lè lâi baillé. Lo vîlho Butso va dein son pâilo, s'eincliou et quemeince à comptâ elliau z'êtius ein brameint on bocon fêt : « Cinquanta, cinquanton... soixanta,... houstanta,... ceint... » Ma ellia guieux comptâve adi lè mîmo et fasâi était de lè reduire dein onna tiéctica que sè cotâve avoué on cadena. Cein fasâi tant de trafi que vaitcâ la balla-felhie qu'arreve guegnâ pè lo perte de la serraille, iò fut èbahia de vêre elliau pîce et sè peinsâve que la tiéctica ein ètai pleina dû que comptâve adi : « Cinq ceint... mille. » Lo vîlho, ora, avâi tot reduit et l'avâi pas pî verâ lè pî po rebailli l'erdzeint à Sami, que sa balla-felhie châotâve ào pâilo et solèvâve la tiéctica que l'ètai gaillâ pésanta. On lâi oyâ senailli. « Lo vîlho l'avâi oncora oquie, que sè peinsâ dinse, no z'avâi pas tot bailli. Lâi faut teni lè pî ào tsaud. » Lâi avâi dessu lo couvîclio on beliet que sè desâi : « Ceci, c'est pour mon fils et ma belle-fille s'ils me soignent bien dans mes vieux jours. »

Et du clli dzor, rein ne manquâ ào père Butso : dâi truffie frecache po dèdjonnâ ; trâi verro à dhî-z'hâore ; po dîna adi dau routi ao bin de la dauba, dau frecasson ; à petit-goutâ dau griezt, dau fremâdzo et que sèo oncora. Et sa balla-felhie lâi desâi adi : « Medzi, père, vo faut bin vo gouvernâ. » Sa paillèsse étais adi brassâie et lè pudze tiâte ti-lè dzor. On ne lo remauvâ pas, câ ie sè peinsâvant que faillâ bin lo soignâ po avâi lo magot. Lo vîlho Butso étais benhirâo quemet on mestre : medzîve bin, bêvessâi pas mau et droumessâi quemeton pliott.

Tot parâi la mort vint lo gravâ de medzi, de bâre et de droumi.... Adieu, pedance, piquetta et bon lhî. Lâi faliu modâ po lo cemetiô. Salut, père Butse !

Adan la balla-felhie et lo valet châotant ào pâilo et décotant la tiéctica ài z'êtius. « Euh ! lo sacré guieux ! Lâi a pas pi on batse ! Diabe lo preingne-te pas ! No z'a eingueuzâ, lo vîlho cotien », qu'on lè z'oû dere et teimpêta.

Et ie toundant la tiéctica iò lâi avâi rein que dâi pierre et on beliet que l'ètai écrit dessu : « Clliau melion sant po accouilli à ti clliau que sant prâo fou po sè remettre à lau valet dèvant lau mort ». — **MARC à LOUIS.**

Douce assurance.

Un malade à son médecin :

— Hélas ! non, docteur, je n'ai pas peur de mourir ; mais ce que je redoute, c'est d'être enterré vivant.

— Soyez tranquille, mon cher, du moment que c'est moi qui vous soigne.

Beau-papa s'y attendait. — Au retour du voyage de noce. Le gendre à son beau-père :

— J'ai le regret de vous dire que la vie avec votre fille est impossible.

— Vous ne m'apprenez là rien d'extraordinaire, mon gendre ; je pensais bien que vous n'y tiendriez pas plus d'un mois ; aussi ne puis-je que me féliciter d'avoir seulement loué le trousseau d'Adélaïde.

Les pièces modernes. — Monsieur à madame :

— Tu tiens absolument à aller au spectacle ce soir ?

— Oui, on joue une pièce dont je ne sais plus le nom, mais il s'agit d'une peinture de mœurs modernes.

— Ah ! laisse-moi tranquille avec tes pièces modernes : en les voyant jouer, on ne sait jamais si l'on est au théâtre ou bien à la maison.



L'ARRESTATION DE DAVEL

Ce cliché est extrait de l' « Album-Souvenir du Centenaire », édité par la maison Yve Krieg et fils, à Lausanne.

L'heure de Lausanne, s. v. p.

Il y a, en ce moment, à Lausanne, conflit entre les autorités et les ménagères. Oh ! c'est un tout petit conflit, presque imperceptible ; à peine les journaux en ont-ils eu l'écho.

Un règlement municipal défend expressément de déposer, le soir, les caisses de balayures devant les maisons. C'est fort bien ! Ces amoncellements de caisses et d'ordures, sur le trottoir, devant les portes, n'ont rien d'agréable à l'œil, ni à l'odorat, n'en déplaise aux pauvres hères qui, dans le silence de la nuit, frôlant les murs, viennent y chercher les débris de vieille ferraille, les chiffons, qu'ils iront vendre, le matin, pour quelques misérables sous. N'en déplaise aussi aux chiens — étiques et ventrus — qui, à coups de pattes, tournent les caisses fond sur fond, en dispersent le contenu sur la chaussée, dans l'espoir d'y trouver occasion d'aiguiser leurs mollaires sur quelque os tout barbouillé de poussière, de suie ou de marc de café et nu, souvent, comme un ver.

A qui enfreint le règlement : comparution en « section de police » et amende.

Le règlement prescrit qu'à l'appel argentin de la clochette des balayeurs de ville, du sous-sol au sixième étage, toutes les ménagères à cheveux gris, toutes les bobonnes en bonnet blanc, doivent, alertes ou clopinant, accourir, caisse en mains, au tombereau municipal.

Fort bien encore ! A cela, personne ne réplique. Mais, où les choses se gâtent, c'est lorsque la clochette des balayeurs prétend au rôle de réveil-matin et que ses tintements viennent surprendre nos dames au saut du lit, en un costume où elles n'aiment guère à se montrer, même avec une caisse de balayures dans les mains.

Farceurs de balayeurs, va !

Non, cela n'est pas admissible. Un règlement peut être sévère, draconien : on l'enfreint ; il peut être plus ou moins concis et clair : nul n'est tenu de le comprendre, hormis ses auteurs et, à la rigueur, les personnes chargées de son application ; il peut être curieux, indiscret — ils le sont souvent, plus que de raison, les règlements — mais, il ne doit point manquer à la galanterie.

A la galanterie, chacun est obligé, même les règlements. D'ailleurs, il ne faut point oublier que ceux-ci sont faits surtout pour les hommes ; qu'en ce monde, les dames sont toujours un peu au bénéfice de l'exception. Elles n'aiment pas la manière forte, dont les autorités abusent quelquefois. En voulant trop molester les dames, on s'expose tôt ou tard à une protestation énergique des maris, car ce sont eux, en fin de compte, qui pâtissent. Qui va en section de police ? Le mari. Qui paie l'amende ? Le mari.

Si nous avions quelque conseil à donner à nos épouses, nous leur dirions :

« Pour votre tranquillité personnelle, pour celle des ménages de vos administrés, rétablissez bien vite, dans l'horaire de courses des tombereaux de balayures, l'heure lausannoise, la bonne heure lausannoise qui n'a jamais tant aimé à voir lever l'aurore et qui n'en est pas, pour cela, moins vertueuse ».

Rencontre.

— Un crêpe ? Ah ! pauvre ami, excusez-moi, je n'en savais rien ! Et depuis quand êtes-vous veuf ?

L'ami, très grave :

— Depuis la mort de ma femme.

LE MOIS DU MARTYR**Davel.**

Poème de Frédéric Monneron.

III

LE BANQUET

Aux jours de sa jeunesse on le vit maintes fois Ranimer les banquets aux accents de sa voix ; Mais, moins jeune, à la table il rêvait en silence, A moins qu'il n'eût au cœur une ferme espérance. Et Davel espérait. — « Oh ! le temps est venu, » Disait-il à son hôte, où l'ours sera vaincu : « Nous rognârons sa griffe, et, la tête enchaînée, » Nous le ferons rôtir à notre cheminée.

— « Bien parlé, disait-on, riant avec malice. » Buvez, major Davel ; nous briserons nos fers, » Et nous nous vengerons de ces baillis si fiers. » Dès que l'aube aura lui, Davel, je vous répète, » Vous verrez près de vous plus d'une baïonnette. » Notre puissant conseil secondera vos vœux ; » On parlera de vous chez nos derniers neveux. » Mais Davel soupirant : « Pourquoi parler de gloire ? » Dit-il. Je ne demande à Dieu que la victoire. » Et si, du bon combat, le prix est remporté, » Que nos derniers neveux goûtent la liberté ! » Mais, qu'on m'oublie ! Alors, rompant ce ton

[sévère]

De son hôte sans cœur Davel choqua le verre ; Mais le cristal heurté ne put pas résonner, Et Davel un instant se sentit frissonner.

La lumière tombait, vacillante et moins vive. — « Au revoir, à demain, disait chaque convive : » Demain, c'est un grand jour ! »